

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 17

Artikel: A l'heure du loisir
Autor: Cornut, Samuel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206817>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

C'est le moment!

Les personnes qui prendront un abonnement d'un an, au *Conteur Vaudois*, dès le 1^{er} juillet 1910, recevront gratuitement ce journal du 1^{er} avril au 30 juin courant, et de plus, jusqu'à épuisement de la provision, un exemplaire de l'amusant récit patois de Louis Favrat : *L'histoire de Guyaume-Tè, coumeint Djan-Daniè la contàvé*.

Prix de l'abonnement pour un an : Suisse fr. 4.50; étranger (affranchissement compris) fr. 7.20.

A L'HEURE DU LOISIR

D'autres que nous ont dit et diront les mérites littéraires et philosophiques du nouveau livre de M. Samuel Cornut, *Essais et Confessions* (Payot et Cie, libraires-éditeurs, Lausanne). Nous nous bornerons à dire que nous avons éprouvé à le lire un plaisir très grand. D'autant plus grand, ce plaisir, que M. Cornut est un fidèle ami du *Conteur*, et qu'il a deux qualités assez rares aujourd'hui chez les écrivains et artistes de tout genre : la sincérité et la modestie. M. Cornut n'est pas de ces auteurs qui, en vous adressant leurs ouvrages, y joignent un compte-rendu, où, sans aucune réserve, sans aucun scrupule, ils chantent les louanges du *plus cher de leurs amis*.

Essais et Confessions est un livre à lire. Il n'est pas volumineux, les marges en sont larges, le texte d'un gros œil, comme on dit en typographie, les lignes espacées, toutes choses appréciées à une époque où les loisirs sont minces et où l'on y regarde à deux fois avant de s'attaquer à la lecture d'un épais bouquin, au texte microscopique et compact. Et puis, ce qui est mieux encore, c'est une gerbe de morceaux détachés, où la pensée, condensée, est profonde et bien personnelle, dont le style est alerte, vigoureux, original.

Et voici, d'ailleurs, un peu écourté pour le mettre à la taille du petit *Conteur*, le premier morceau, intitulé :

Nonchalance.

A Charles Berquier.

J'AI, nous dit Frédéric Roth, une ancienne amie qui revient me voir assez souvent dans sa robe couleur feuille morte. Quand je la vois apparaître... Oh! je la reconnais de tout loin, à son pas languissant, à son long cou de créole, je lui crie : « Va-t'en ! Je suis occupé, très occupé. — Mais je ne vous dérangerai pas. Je tiens si peu de place. Je ne resterai qu'une minute. Partout on me repousse, on me maltraite ! » Alors, je n'ai pas le courage de lui fermer la porte au nez. Et voilà la suppliante installée chez moi pour la journée !

Puisqu'il faut l'appeler par son nom, c'est la Nonchalance.

Elle est aujourd'hui très mal vue, il est vrai ; elle fait froncer le sourcil à tous les pédagogues. Mais prenez garde qu'elle fut saluée un jour comme une vertu, et même la reine des vertus. Elles sont ainsi cinq ou six, les pauvres, qui se voient reléguées dans un coin de couvent ou de sacristie, mais qu'on chasse même des *nurséries* et des écoles maternelles. Mon grand-père avait coutume de me dire, en humant len-

tement son tabac parfumé : « Mon petit, si la politesse entre toujours avec toi par la même porte, tu feras ton chemin dans le monde. » Aujourd'hui, s'il y a une parole courante chez nos écoliers, c'est que la politesse est bonne pour les valets. N'essayez pas de les redresser ; ils vous répondraient : « C'est le maître qui l'a dit ! »

Mes parents m'enseignaient aussi la soumission, l'humilité et autres vieilleries. Si j'avais vécu un siècle plus tôt, on m'aurait même persuadé d'épouser la pauvreté ; mais, déjà dans mon enfance, elle passait pour un assez mauvais parti. C'est ainsi que la terre tourne, et aussi nos pauvres morales humaines : en quelques générations d'hommes s'abîment dans les ténèbres de l'infini des myriades de dieux morts et de soleils éteints. Les vertus catholiques sont en passe d'aller rejoindre les vieilles lunes. Même dans les couvents, elles commencent à dater. A leur mélancolique déclin répond l'essor des turbulentes qualités américaines : initiative, confiance en soi, âpre revendication des droits individuels, fièvre des spéculations... Inutile de faire place à ces étrangères : elles se la font bien toutes seules, elles veulent toute la place ! Servir ? Fi donc ! Chacun pour soi !

... Moi, j'aime encore la Nonchalance. Peut-être parce que nous sommes venus au monde le même jour et qu'elle est un peu ma payse. Car nous sommes nés dans le pays où l'on dort, que chercha longtemps le bon La Fontaine. Un ciel doux, un beau lac, un terreau généreux, en dispensant de la lutte âpre contre les éléments, incline à une insouciance où notre vin blanc jette un reflet de cordiale gaieté. Pourtant, dans mon enfance, l'Europe était déjà livrée aux races graves dont le front est barré d'un grand pli. Tout autour de nous, on s'organisait à l'américaine : on perçait le Cenis, on perçait le Gothard. Genève elle-même faisait craquer en dix endroits sa ceinture crénelée, et fourmillait au pied de sa colline. Seul, mon canton ne bougeait pas. Il avait le temps. Chez nous, on avait toujours le temps. Même quand il pleuvait sur nous du papier timbré, on disait : « Tout ça s'arrangera. A la garde !... » Ce qui signifie : à la garde de Dieu, du Dieu des insouciantes.

Et l'on aimait à s'étendre pour prendre le frais sous les cerisiers en fleurs, ou, le soir, entre sa grange et son pressoir, dans la rue, en cercle, « au coterd », comme on disait. Le mot s'est perdu avec la chose : aujourd'hui, chez nous, personne ne sait plus perdre son temps, pas même les filles à marier. Elles font les jolies ; autrefois, elles se contentaient de l'être et de n'y penser pas. Elles nous regardaient dans les yeux comme des voisins et des camarades. Nous dansions ensemble, aux sons d'un accordéon, sur la place publique ; et, quand, entre deux montferines, nous leur parlions mariage, elles répondaient comme ça, tout bonnement : « Bien, si l'on veut : » Ah ! les bonnes filles ! Elles ne m'ont jamais donné la fièvre ; mais de me ressouvenir d'elles, aujourd'hui, me rafraîchit le cœur !

Non, vous ne connaissez pas la Nonchalance ;

et vous la calomniez ! De la paresse ? Quelle erreur ! De l'incurie ? Pas le moins du monde. La paresse est la torpeur de l'âme, dont la Nonchalance est le demi-sommeil. Celle-là se vautre ; celle-ci repose, l'aile soulevée, suspendue entre un rêve blanc et un réveil qu'elle retarde à plaisir, car elle en pressent les alarmes et les deuils. Mais elle a confiance ; et, quelles que soient les tristesses de l'heure, elle sait que la grâce est plus forte que le malheur.

Dans un siècle de science vulgarisée, comme on dit, on ne connaît plus la douceur d'ignorer. « As-tu lu ce livre ? Va voir ces tableaux ! Oh ! ce manque de curiosité ! Allons, grouille-toi !... » Ainsi vous allez me bousculant, mes amis ; mais vous avez beau faire. Ce livre vous a-t-il éclairés ? — Non, mais tout le monde en parle. — Excepté moi, paraît-il. Et je vous ai vus revenir d'Athènes comme vous étiez partis, avec le même pli au front et aux lèvres. Alors, à quoi bon ?... Pourvu que j'aie un petit bout de prairie sous ma fenêtre, je n'irai point jusqu'en Hollande voir des vaches peintes sur un mur.

Mon Dieu ! je ne dis pas qu'un jour je ne sois tenté de faire un beau voyage. Renvoyons-le à la semaine des quatre jeudis : il me paraîtra d'autant plus beau que je tarderai plus à partir.

... Faisons des projets, mes amis, sourions à nos rêves, mais n'y touchons pas plus qu'à l'arc-en-ciel.

Oui, sans vouloir faire le malin, j'ai inventé un plaisir nouveau : celui de retarder mon plaisir. A l'heure présente, le troupeau humain se rue en cuisine, et l'on ne voit que gloutons qui s'étouffent à mettre les bouchées doubles. Pas d'obstacles ! pas de délai ! Un Sybarite lui-même serait dégoûté de cette brutalité dans l'assouvissement qui va dégradant les jouissances les plus délicates et les fait s'évanouir dans le tumulte d'une goinfreterie. Dégustez, prenez le temps de savourer, dirait un Epicurien. Mais, que parlez-vous d'Epicure ? C'était sans doute un aristocrate. Dans nos gueuletons où l'on dévore en manches de chemise, on va jusqu'à l'indigestion pour se convaincre qu'on a bien mangé.

Je ne sais, mais je recevrais aujourd'hui une lettre de femme que je la poserais là, sur ma table, sans vouloir la lire. Certes, je tournerais autour, j'imaginerais mille choses : aveux pleins de grâce, un rendez-vous, une signature de princesse. N'ouvrons pas ! n'ouvrons pas encore ! Où je rêve un chant d'amour, je tomberais peut-être sur une demande d'argent.

On me dirait : Vous tenez une grande victoire ; vous n'avez qu'à ouvrir la main... Eh bien ! j'hésiterais, reculant tant que je pourrais la minute où le bonheur apprivoisé viendrait se poser sur mon doigt. Oh ! qu'elle est belle, la cime qu'on n'a pas gravie ! Mettez-y le pied : ce n'est plus qu'un précipice. Quand la joie passe, on n'a pas même le temps de dire : Que c'est bon !

Le bonheur n'est pas du tout de ne pas souffrir, mais de ne plus souffrir. La nonchalance dans la douleur n'est-elle pas, d'ailleurs, la plus

aimable forme de l'héroïsme ? C'est l'héroïsme devenu si aisé qu'il en est élégant. Déceptions, peines d'amour, rongements d'esprit, tous ces diables noirs... Oh ! j'ai connu de ces heures à se rouler dans la poussière, à mordre la poussière de rage... Jusqu'au moment où, tout à coup, on se met à rire de sa sottise. Jetez à la tête de pareils fantômes cette formule d'un exorcisme infailliable : *Peu me chaut ! Je m'en moque !* Alors, le goût même de vos larmes devient délicieux.

... Ataraxie, nirvâna : mots pédants, idéal illusoire ! La nonchalance d'un jeune cancre me paraît infiniment plus philosophique. Il n'a pas besoin de tracasser mille volumes pour conclure au néant des palmarès. On lui crie aux oreilles : « Petit misérable, aie donc un peu d'amour-propre ! Le point d'honneur, voyons ! » Il ne se donne même pas la peine de répondre que voilà de bien grandes vanités. Il a tort, sans doute ; mais la stupidité des parents, qui arrachent toute la jolie nielle dont les enfants étoient leurs gerbes, m'ôte le courage de les blâmer. *Il ne faut pas perdre une minute !* Oh ! les sots, qui ne savent pas que la musardise est la meilleure des écoles !

Les plus hautes conceptions humaines sont venues en n'y pensant pas. Qu'un savant se débâte contre un problème, qu'un artiste énérvé du travail crie son impuissance, il lui reste un moyen suprême : jetant là plume ou compas, qu'il joue avec ses chiens, badine après boire avec les amis, qu'il se plaise à niaiser, à dormir. A son réveil, il la trouvera là, étincillante, à son chevet, elle, l'idée, la rime, l'image, la découverte tant cherchée, tant invoquée. Elle aime mieux choisir son heure et se donner comme une pure grâce, couronnant, non le labeur, mais le nonchalant.

Car la grâce est tout, et le travail presque rien.

... Imitons le sèmeur : quand il a fait son geste, il se couche au bout du champ où l'œuvre de création s'accomplit sans lui. Mais il l'a déclamée. « Je le soignai, Dieu le guarira », disait Ambroise Paré en essayant ses bistouris.

Un auteur qui a mis deux ans à retoucher jour et nuit un tout petit livre me confiait ceci : « J'ai l'impression que ces quelques pages se sont faites sans moi. Tout en écrivant, j'étais émerveillé d'idées qui s'arrangeaient toutes seules dans ma tête ». C'est bien cela : nos mains sont bien courtes, et tout leur travail n'est au fond qu'une prière, un élan d'amour, un invisible effluve qui, se dégageant de nos doigts, va faire vibrer dans l'infini du possible des mondes encore endormis d'images et d'harmonies. Seule, une voix pieuse a la vertu de les tirer de leurs limbes et d'en faire des réalités.

« Venez auprès de moi et reposez-vous un peu », disait Jésus au bouillant Céphas et à ce Boanerge un peu âpre en qui l'on ne devinait pas encore le saint Jean des dernières années, celui qui jouait avec une colombe. Hélas, depuis lors, dans le cours des siècles, la colombe a repris son vol, et s'est évanoui le nard pur du vase d'albâtre. Qui nous rendra le bienheureux laisser-aller plein de confiance de ces très hautes âmes de l'Orient, à la fin du jour et de la vie, souriant à une mort sans larmes et qui leur vint comme un bon sommeil ? La fièvre, les soucis, nous ont ôté la meilleure part, la part de Marie.

SAMUEL CORNUT.

LA DZENELHIE A LA JULIE

Vos saïdê que la Julie à l'assesseu l'est onna pingre. Vos ai dzo chovent eintreteniâ de ellia critze. Tot son orgoué l'est d'avai onna balla dzenelhîrê, n'a pas, coumein tot lou mondou, des dzenellies grises des bregollâies, l'ai faut orpintons, des faverolles, des coquain-chines.

L'autrou dzo que l'étaï apri ses dzenelhies, ce dit à son bouëbou que revegniaï de l'écoula.

— Va voir vile à la cure, tu demanderas à monsieur le ministre s'il me saurait gré que je lui fasse cadeau d'une bonne poule grasse, pour faire du bouillou.

Lou gamin va fêrê sa coumechon et coumeint lou menistrou l'amê bein les bons bocons, l'a bein remachai, ein deseint que l'acceptavê lou cadeau avoué pliaïsi.

Ma fai lou temps s'est passa et n'est rien veniaï dè dzenelliés à la cura.

Bein des senannés apri, lou menistrou reincontré lou bouëbo à la Julie et lei dit :

— Dis donc, tu ne m'as jamais apporté cette poule que ta maman m'avait offerte ?

— Non, m'sieur le Pasteur, que fâ lou gamin, ma mama ne veut plus la donner, à présent, parce qu'elle est guérie !

Vos arai falliu vairê la tita dao menistrê.

MÉRINE.

CONSTRUCTION D'UN REFUGE

IL Y A TRENTE ANS

Nous avons publié, le 16 avril, le commencement du récit de M. E. Dufour, architecte aux C. F. F., sur la construction, en 1876, de la première cabane d'Orny, édifiée par la section des Diablerets du Club alpin. En voici aujourd'hui la fin :

MES maçons commencèrent immédiatement leur besogne ; malheureusement la place choisie n'était pas précisément une plate-forme, mais nous avions trouvé cet emplacement préférable à tout autre, vu les vents épouvantables qui soufflent sur la moraine. Les débuts furent très durs, mon ami étant parti pour ces hautes régions sans assez savoir ce qu'était la haute montagne ; l'outillage était défectueux et insuffisant ; nous dûmes faire sauter le rocher pour obtenir une plate-forme, pendant une huitaine de jours, et les mineurs ne possédaient que de simples pistolets au lieu de barres à mines ; ajoutons une première nuit à la belle étoile, peu de paille, peu de vivres, en somme peu de confort.

L'auteur parle ici des visites de toute sorte qu'il eut sous sa tente. Un jour, ce fut Emile Javelle, l'alpiniste connu dans la Suisse entière, qui était venu de Vevey avec le jeune Paschoud. Tous trois firent une belle escalade au Portalet, fière cime voisine, mais ils rentrèrent si tard que les ouvriers crurent qu'ils s'étaient tués et qu'ils dépêchèrent même l'un d'eux à Orsières pour demander des hommes et des cordes.

D'autres visites vinrent aussi à Orny : C'étaient des paysans de la vallée ou des montagnards, qui venaient de fort loin faire leurs dévotions à la petite chapelle, pour se guérir d'un mal de dents ou autre misère humaine. D'autres encore venaient prier pour un malade, d'autres pour eux-mêmes, d'autres encore venaient jusqu'à notre oratoire me demander naïvement s'il n'y avait pas une auberge ! à quoi je répondais en offrant un verre de vin et en exposant le but de notre construction.

Autrefois, Orny était un lieu de pèlerinage très connu, non seulement dans les vallées de Ferret, d'Entremont et de Bagnes, mais bien plus loin encore. Il y avait même, dans les années de grande sécheresse, des processions obligatoires pour demander au bon Dieu d'envoyer la pluie. En tête marchaient les jeunes filles voilées, puis le clergé, monté sur les mulets, et enfin la populace....

... La construction avançait régulièrement et sans incident, lorsque soudain un orage épouvantable s'abattit sur notre campement ; force nous fut d'emporter en hâte les objets les plus précieux : cartes, plans, fusils, etc., puis de partir au pas de course pour la vallée, pliant notre tente effondrée par l'ouragan. Deux jours après, j'envoyais Lovay retourner et sécher la paille,

planter de rechef la tente et tout remettre en état, pour continuer le travail.

Au moment où je montais à mon tour, je rencontrai mon pauvre porteur navré, pleurant comme un enfant et s'écriant : « Ils ont tout pris ! »

Cela n'était que trop vrai : des hommes du pays, que je ne veux point nommer et que nous avions employés comme porteurs et manœuvres, avaient profité du contre-temps qui nous avait fait fuir pour voler toutes les provisions !

Si le larcin n'eût consisté qu'à faire bombance ou à se restaurer, en partie de braconnage, il n'y aurait eu que demi-mal. Malheureusement, ces garnements avaient forcé le sac d'un de nos maçons. Considérant cette effraction comme un fâcheux précédent pour la sécurité de la future cabane, je résolus de couper si possible le mal à la racine et je descendis immédiatement à Orsières pour aviser les autorités. Aussitôt un avocat, un juge, un greffier, le président de la commune et d'autres notables se rendent à Prassony, le village désigné par Lovay comme résidence des voleurs. Ceux-ci furent pincés, puis interrogés ; leurs réponses contradictoires les accusèrent, et ils avouèrent bientôt leur méfait.

Ils allèrent pendant quelques heures à la prison préventive de Sembrancher, puis ils furent condamnés à 150 francs d'amende chacun et à un mois de prison. En guise de prison, ils ont fauché tranquillement leur avoine, et, comme amende, ils n'ont jamais payé un sou. Simple constatation.

Je ne fus pas étonné dès lors d'apprendre, deux ans après, que les couvertures de la cabane disparaissaient aussi. Je n'aurais jamais relaté cette pénible aventure, mais puisque je raconte l'histoire de la construction de la première cabane d'Orny, je dois tout dire, heur et malheur.

Voilà donc la cabane montée, couverte, terminée, non sans peine, après un travail ininterrompu de cinq semaines. Je parachevai l'intérieur avec une partie des beaux cristaux ramassés au Portalet, puis je plantai, en guise de pateres, des cornes de chamois trouvées sur le glacier, et je livrai ensuite la petite cabane à sa chère section.

Maintenant, l'édicule n'est plus ! Cette modeste construction a fait son temps, mais je n'en reste pas moins convaincu que pendant ces trente années nombreux sont les touristes de deux sexes, de tout âge et de toute nationalité qui ont été heureux et, je l'espère, reconnaissants de pouvoir s'abriter sous son toit.

ED. DUFOUR.

QUEL TEMPS AURONS-NOUS ?

S'IL est un métier en faveur aujourd'hui, c'est bien certes celui de prophète de la pluie et du beau temps. Aussi sont-ils légion ceux qui, une année à l'avance, nous prédisent le temps qu'il fera. Et ce qu'il y a de curieux c'est que, tels les médecins, il n'y en a pas deux qui soient d'accord. Où l'un dit pluie, l'autre dit soleil. Et le temps, le plus souvent — mais cela n'a rien de surprenant — trouve moyen de ne concorder avec aucun d'eux. Il s'en va son chemin, au gré de son caprice, sans souci des gens qui prétendent, avec fatuité, en savoir plus que Celui qui régit son cours.

Les astronomes et météorologistes, dont la science est pourtant une garantie, sont beaucoup plus prudents et confessent humblement l'impossibilité où ils sont d'en dire bien long sur ce point. Plus tard, peut-être, leur sera-t-il donné d'être moins discrets. En attendant, c'est encore de leur côté que nous paraît être la raison.

« L'état local de l'atmosphère, dit quelque part Camille Flammarion, en quelque lieu que ce soit, est la conséquence de l'état général, »